

## ÉDITORIAL

Marie Léon

Société française de Gestalt | « Gestalt »

2018/2 n° 52 | pages 5 à 10

ISSN 1154-5232

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-gestalt-2018-2-page-5.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Société française de Gestalt.

© Société française de Gestalt. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Éditorial

Marie LÉON

Psychothérapeute,  
gestalt-thérapeute,  
superviseure et formatrice.  
Exerce à Paris.

*« Nous travaillons ensemble pour soutenir  
le courage là où il y a la peur, pour encourager  
la négociation là où il y a le conflit, et donner  
l'espoir là où règne le désespoir ».*

Nelson Mandela

Ce numéro 52 a pour thème le courage. Ce thème me semble fondamental à considérer aujourd'hui, tant du point de vue de nos métiers de professionnel de l'accompagnement du mal de vivre, que du point de vue de notre place de citoyens face aux inégalités qui détruisent le lien social et nourrissent la colère.

Aujourd'hui le mot courage est peu prononcé. Les mots d'audace, de combativité et d'agressivité conquérante sont bien plus captivants. Le courage nous renvoie à des notions anciennes, à la dimension de l'héroïsme appartenant à une autre époque. Thomas d'Aquin présentait le courage comme une vertu cardinale qui, unie à la sagesse, implique la tempérance dans la relation à soi-même et la justice par rapport à autrui. Cela suppose une force d'âme pour combattre tout ce qui s'oppose au bien souverain, comme le droit de chacun à la sécurité et le devoir d'assistance à ceux qui sont menacés. Dans cette perspective, il revient à chacun d'agir – à son niveau – pour l'intérêt collectif, car le devoir du souci de ce monde, le devoir envers l'autre, envers les plus fragiles est l'affaire

de tout un chacun. Sans ce souci, l'égoïsme, l'abus d'autrui rôdent et la vie ne tourne pas bien : elle grince, elle gratte, elle hurle.

Mais, qu'il est difficile de se positionner lorsque le groupe, la communauté, ne veut pas – ou ne peut pas – entendre des propos qui s'opposent à ceux qui font consensus ! La solitude et le rejet guettent. La parole peut être dénigrée et ceux qui pourraient soutenir cette position courageuse se taisent soit par confort, soit par indifférence ou par lâcheté. Il est certes plus aisé d'accourir au secours de la victoire que de s'opposer lorsque rien ne la prédit. Nos craintes et nos incertitudes nous disposent à vouloir contrôler l'avenir et prévoir sa rentabilité, qu'elle soit relationnelle, affective ou financière. Le comédien Laurent Terzieff écrivait que « *la condition humaine c'est de choisir dans l'ignorance, et c'est d'ailleurs ce qui rend possible les valeurs morales : où seraient le courage, la responsabilité et la solidarité si tout était clair et déterminé, si on savait ce que réserve l'Histoire ?* »

Nous ne savons pas ce que nous réserve l'Histoire, cependant l'Histoire nous a appris que lorsque les inégalités croissent et que la solidarité, l'empathie déclinent, l'avenir devient sombre et violent. Notre actualité nous sert au quotidien son lot de « barbares », des plus banales aux plus révoltantes, et dans un monde de plus en plus complexe, les réponses sont trop souvent de plus en plus simplistes. De plus, nous ne sommes pas en mesure de comprendre et d'analyser le flot continu des informations, ce qui génère de la peur, de la méfiance, de l'agressivité et de l'insécurité, sources d'exploitations en tout genre.

Fin août, lors d'une interview radiophonique, le ministre de l'Écologie alerte les auditeurs : « *la maison brûle, nous ne bougeons pas ou alors si peu, à petits pas* ». Nous nous pressons d'ignorer ou de ralentir les mesures nécessaires qui demanderaient d'avoir le courage de changer de politique et de tenir face aux arguments de la finance et des lobbyistes en tout genre. « *J'ai essayé, mais je suis seul, où sont mes troupes ?* », lance-t-il d'une voix vibrante d'émotion où perce un certain désarroi. Pourtant, si nous nous référons aux propos de la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury, nous pourrions considérer que sa démission nous rend

témoins d'un acte de courage. « *Le courageux, nous dit-elle, est celui qui refuse les "stratégies d'adaptation" qui pullulent dans notre fonctionnement social. C'est celui qui refuse la danse morbide des simulacres, celui qui ne joue pas son jeu.* »

C'est aussi tous ces « non » ou l'impossibilité de ces « non » qu'expriment nos patients, lorsqu'ils sont pris par un monde qui leur semble absurde et dans lequel ils se perdent.

Face aux épreuves, le découragement guette. Il prend forme dans l'impuissance et l'incapacité à sculpter dans la matière de la souffrance, de la peur, de l'échec voire de la lâcheté ordinaire. Le philosophe Vladimir Jankelevitch affirme qu'au commencement de tout est le courage, et ce soin de commencer ne peut être délégué à personne d'autre : « *cette chose qu'il faut faire, c'est moi qui dois la faire, séance tenante.* »

La notion de courage colore les relations thérapeutiques, bien sûr pour les patients, mais aussi pour les professionnels qui, en continu, ont à se tenir présents, ouverts à la résonance des vécus qui s'expriment souvent en creux dans l'intimité du cabinet. Certaines rencontres bousculent les certitudes, la conception rassurante du monde, le confort de la pensée soutenue par des théories qui font autorité. Cela nous somme d'endurer le retentissement émotionnel qui nous saisit à l'évocation des récits de vie. Il nous est alors possible de raisonner, de rationaliser, de nous appuyer sur une forme de « novlangue » qui, comme l'écrivait Georges Orwell, « *permet de restreindre les limites de la pensée* » et j'ajouterai permet, possiblement, de limiter ou de contrôler les bouleversements émotionnels qui sourdent.

Il faut du courage pour écouter les propos tels qu'ils se disent. Il en faut pour, quand la situation l'exige, nous taire et nous tenir là, dans l'ouvert de la rencontre, sans nous agiter, sans l'appui du bavardage ou le confort que procurent les conseils, les interprétations et le faire. Et il nous en faut aussi pour sortir de notre réserve et de notre cadre afin d'agir lorsque la situation, de par son inhumanité, convoque notre propre humanité et nous intime de ne pas nous réfugier derrière la réserve de notre fonction. Et il nous en faut encore pour, lorsque nous nous sommes trompés, le reconnaître et nous excuser auprès de ceux que nos propos

ont déroutés, égarés, blessés afin de restaurer et de maintenir l'alliance.

Ce numéro 52 décline la question du courage sous divers angles.

**Mariane Adande** nous donne à mesurer la force, la sensibilité et la persévérance nécessaires pour qu'un accompagnement thérapeutique garde son cap. Son exemple clinique vient, avec finesse, étayer ces propos, sa posture.

Dans un langage vif, engagé et animé d'humanité, **Édith Blanquet** nous fait entendre la terrible et absurde réalité des réfugiés au travers de la situation d'un jeune homme qu'elle accompagne. C'est avec stupeur qu'elle apprend qu'il faut être autorisé à déposer une demande d'asile. Stupéfiant ? Oui, alors que nous sommes au pays des droits de l'homme.

Face à une personne condamnée par la médecine, que dire, que savoir dire ? Recevoir les signes d'un : « courage t'es foutu ! » est terrible. Pourtant c'est le titre que donne **Jean-Pierre Mendiburu** à son article dans lequel il considère la notion de courage à partir de la lutte qu'il mène depuis dix ans contre un cancer qui, selon le corps médical, devait lui laisser moins d'un an de vie. Est-ce du courage ou de l'obstination ? C'est, nous dit-il, une façon de clore le bec à son angoisse de mort. L'important pour lui est de continuer à vivre, de continuer à exercer son métier avec les patients qui acceptent sa maladie et ses vicissitudes.

Les inégalités et les écarts de richesse détruisent le mot « nous » car, que signifie ce « nous » lorsque la plupart d'entre nous sont menacés dans leur sécurité de base du fait de la corruption et de la surdité des dominants. Pourtant, pour l'orientation décisionnelle, certains veulent croire à une autre dynamique qui ne serait pas pyramidale, mais issue de l'intelligence collective. Or celle-ci souligne la souveraineté des individus. **Katouchka Collomb** et **Laurent Van Ditzhuyzen** dans un échange stimulant évoquent l'enseignement de *l'Université du Nous* qui œuvre à créer des relations vraies qui ne soient ni *contre* l'autre, ni *pour* l'autre, mais

qui font *avec l'autre*. Nos associations pourraient-elles s'appuyer sur cet enseignement pour la création d'une maison commune ?

Si exister en tant qu'homosexuel est encore difficile en France, dans certains pays c'est un risque de tous les instants, car très sévèrement sanctionné et source de grandes violences. **Laurent Biscarrat** anime depuis 5 ans en Algérie des séminaires de formation gestaltiste aux questions d'orientation sexuelle. Il témoigne des dangers à aborder ces questions dans un contexte homophobe aux lois intransigeantes.

**Sylvie Schoch de Neuforn** et **Alkaly Cissé** se livrent quant à eux à un habile dialogue philosophique où ils confrontent leurs points de vue et leurs réflexions sur la question du courage. Ils nous font également part de leur expérience immédiate et du courage qui leur est nécessaire pour la mise en forme de leur contribution à ce numéro.

D'après le psychiatre Pierre-Michel Llorca, un français sur cinq serait touché par la maladie psychique et la prise en charge de ces personnes constitue un véritable drame. Les soins sont de mauvaise qualité faute de budget, faute de personnel et faute de considération des pouvoirs publics pour les questions de la santé mentale. Le monde de la psychiatrie est en crise et pourtant **Jean-Marie Laurent** et **Geneviève Estournet**, chacun à leur manière et à partir de leur fonction, nous donnent à percevoir qu'un accompagnement plus doux, plus ajusté et plus humain est possible.

La question scientifique est une préoccupation qui agite notre communauté gestaltiste qui souhaite la reconnaissance de sa pratique en tant que thérapie sérieuse et pertinente pour le suivi des personnes en souffrances psychiques et/ou relationnelles. Pourtant la spécificité de notre métier, qui s'appuie sur des valeurs humanistes et relationnelles, ne rentre pas dans les critères retenus par les instances de santé, qui risquent de pervertir l'essence même de notre posture de gestalt-thérapeute. Avec vigueur et clarté **Laurent Quivogne** nous propose une réflexion sur le caractère scientifique ou non de la Gestalt-thérapie. Il peut concevoir

que la Gestalt-thérapie n'a pas besoin d'être une science pour être vraie, mais qu'elle a besoin de notre rigueur dans l'accompagnement thérapeutique, fait parfois de tâtonnements, d'erreurs et de retrouvailles. **Jean-Luc Martineau**, quant à lui, se penche sur la position des gestalt-thérapeutes face à la science. Il y perçoit une position qui oscille entre réticence et enthousiasme. Il examine tant les limites de la recherche scientifique sur le terrain de nos pratiques gestaltistes que la nécessité de ne pas la rejeter *a priori*.

Les petits gris, par leur format, donnent une respiration aux lecteurs et les illustrations de **Jean-Pierre Larroche** soutenues par les mots de Rainer Maria Rilke nous offrent diverses manières de faire face, avec courage, à nos dragons en tout genre.

Bonne lecture à vous !